

STUDIO DIFFÉREMMENT

Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment

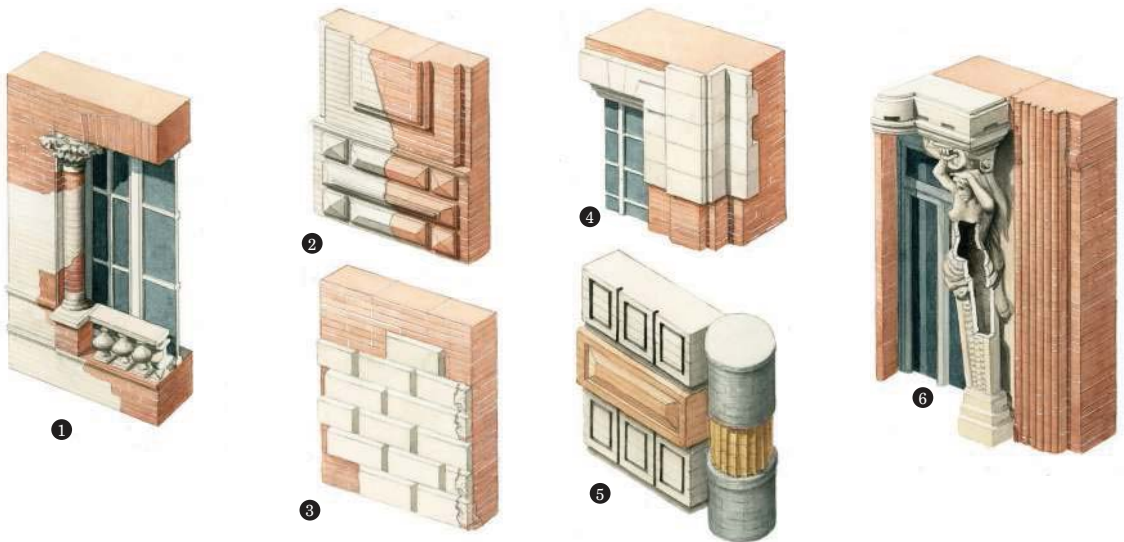


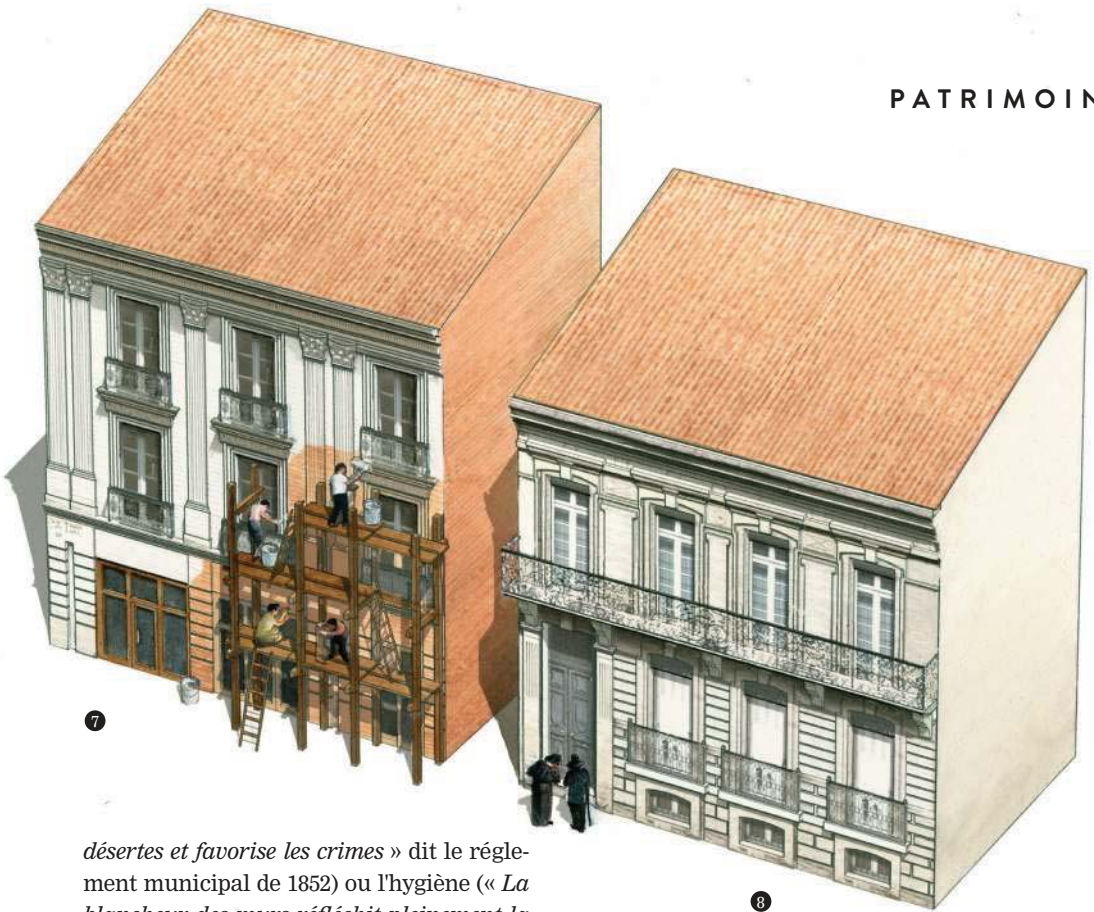
TOULOUSE, VILLE BLANCHE

De la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle, notre ville a usé de nombreux subterfuges pour masquer ses briques et tenter de ressembler à Paris.

Jusque là, on aimait plutôt la teinte naturelle, voire plus foncée : à peu près tous les dix ans, chaque propriétaire se devait de repeindre sa façade de briques pour lui garder un beau « brun-rouge ». Les riches le faisaient à l'huile de lin ou de noix puisqu'elle était plus chère et durable, les moins riches à la chaux. À partir de la moitié du XVIII^e siècle, un changement brusque se fait, non seulement à Toulouse mais dans toutes les villes de briques du midi occitan : on ne veut plus du foncé, on veut du pâle, « la teinte la plus convenable pour imiter la pierre de taille » comme le dit un devis de 1783, année où les Capitouls constatent dans une ordonnance que « si l'on parcourt la ville, l'on voit un grand nombre de maisons dont les dehors sont crépis, peints à la cêruse ou au lait de chaux, enduits de stuc ou de badigeon » et obligent donc tous les propriétaires qui construisent ou rénovent leur

bien à faire de même. Tout est désormais bon pour cacher la brique locale au profit d'une allure plus parisienne et internationale. La cacher car on ne peut toujours pas s'en passer : jusqu'à l'arrivée du chemin de fer, la différence de prix reste rédhibitoire et bâtir en pierres coûte à Toulouse environ 4 fois plus cher que bâtir en briques puisqu'il faut faire venir les pierres des carrières des Pyrénées alors que la brique (la tuile, *teula* en occitan, comme on l'appelle généralement jusqu'au XIX^e siècle sur les toits comme pour les murs ou les carrelages) est fabriquée en masse par les tuileries des environs de la ville. Pour justifier ce changement en faveur du « bon goût », on invoquera toutes sortes de fausses raisons comme la sécurité (« Si l'on veut éviter les crimes de nuit dans les rues de la ville, il faut en tenir les rues éclairées durant les nuits de l'année où la rigueur des saisons qui concentre les habitants chez eux les rend





7

8

désertes et favorise les crimes » dit le règlement municipal de 1852) ou l'hygiène (« *La blancheur des murs réfléchit pleinement la lumière du jour, ce qui rend les habitations plus saines, plus commodes* »). Des raisons qui prolongeront le règne du blanc toulousain jusqu'au milieu du XX^e siècle avant le retour de la brique, mais cette fois pour masquer ... le béton. ____

À gauche, 6 exemples de comment les Toulousains faisaient mine d'utiliser la pierre tout en s'en passant : l'enduit léger ou la peinture (sur colonne et mur en briques ① ou sur briques imitant un bossage en pierre ②) ou l'enduit en épaisseur imitant un appareillage de pierre (sur mur en

brique lisse ③), le parement de pierres plaqué sur une structure en briques ④ les briques pâles (blanches ou jaunes ⑤), la terre cuite moulée blanche (cariatide Virebent ⑥). Ci-dessus, deux façades de la deuxième moitié du XIX^e siècle dont les structures et les nombreux

À lire : La céruse et le blanchiment des villes de brique au milieu du XVIII^e siècle, Valérie Nègre, *Techniques & Cultures* 2002 ; L'imitation de la pierre à Toulouse dans les années 30, *mémoire de Maria Makris, ENSAT* 2014.

Réalisation : Studio Différemment
Texte : Jean de Saint Blanquat
illustrations : Jean-François Binet,
Jean-François Péneau
Merci à la Direction du Patrimoine
pour son aide précieuse

éléments décoratifs (pilastres, clés de voûte, balustrades, corniches, colonnes, bossages, encadrements...) rappellent intuitivement les façades de pierre pour mieux cacher que tout est en

briques : la première façade ⑦, rue des Arts, utilise de la brique rouge traditionnelle mais la masque d'un badigeon blanc. La seconde ⑧, rue Matabiau, utilise de la brique blanche.